

LES GRANDS PROBLÈMES DE L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE DU BRÉSIL.

FREDÉRIC MAURO

Université de Paris X. Nanterre.

Nous ne nous proposons pas ici de définir la manière dont historiens et non-historiens, brésiliens ou étrangers, ont vu l'histoire économique du Brésil. D'autres l'ont fait avant nous (1). Nous ne chercherons pas non plus à indiquer quels sont les thèmes de l'histoire du Brésil ouverts à la recherche en 1974 (2). Mais à l'intérieur de cette histoire, dans le champ précisément délimité du secteur économique, nous nous trouvons face à de nombreux problèmes qui paraissent juxtaposés, à de nombreuses études lancées, en apparence du moins, dans un ordre anarchique. Nous voudrions montrer que tous ces travaux, ceux déjà faits et ceux à faire, les plus concrets comme les plus touchés par un effort de conceptualisation et de quantification, tous tournent autour de trois thèmes qui sont: les liens de l'économie brésilienne avec l'extérieur, le problème des moyens de paiement, le phénomène de l'industrialisation. Malgré le vocabulaire employé nous pensons que ces thèmes intéressent non seulement l'époque nationale et le XXe siècle mais aussi l'époque dite coloniale.

Les liens de l'économie brésilienne avec l'extérieur.

Créé par le Portugal, le Brésil a été exploité par lui pendant trois siècles. Il n'a pas été seulement une colonie de peuplement ou une colonie d'exploitation mais les deux à la fois, grâce à l'esclavage des Indiens et des Noirs. Car le Brésil colonial a été tropical et équatorial:

(1). — On se reportera à Guy MARTINIÈRE, *Contribution à l'étude de l'économie retrospective du Brésil*, thèse de 3e cycle, Université de Paris X, 1973, 3 vol. dactylo, et Moacir PALMEIRA, *Latifundium et capitalisme au Brésil*, thèse de 3e cycle. Université de Paris V, 1971, dactylo.

(2). — Voir Francisco IGLESIAS, *1 Encontro de Estudos Brasileiros São Paulo, 1971*, publié à S. Paulo en 1973.

l'Européen ne pouvait guère y fournir un gros travail manuel, avec les techniques de l'époque; mais il pouvait donner les cadres d'une économie d'exploitation reposant sur le travail de l'Indien ou du Noir. Il en est résulté le système patriarcal du moulin à sucre dont on a discuté pour savoir s'il était "féodaliste" ou "capitaliste" (3). On sait que la question se pose aussi en Amérique Espagnole (4). André Gunder-Frank, prenant violemment parti dans le débat, déclare l'économie latino-américaine capitaliste dès Christophe Colomb. Mais il appuie sa démonstration sur deux exemples — Chili et Brésil — dont le caractère particulier n'échappe pas à l'observateur attentif (5). En effet le Chili, fournissant du blé au Pérou, en particulier pour le ravitaillement de l'européenne Lima, a vu une bonne partie de son agriculture devenir spéculative et commerciale. On peut même dire, avec Gunder-Frank que cette activité spéculative profitait beaucoup plus aux commerçants et transporteurs péruviens qu'aux agriculteurs chiliens. Autrement dit, l'intermédiaire était roi. Dans un régime de capitalisme commercial il était fatal que la gestion et les profits de la production tombent entre les mains des commerçants. Même situation au Brésil: les maîtres de moulins, nous l'avons dit ailleurs (6), étaient plutôt en déficit et les grands profiteurs de l'activité sucrière semblent avoir été les marchands. Au contraire dans la plus grande partie de l'Amérique espagnole, dans l'Amérique indienne et andine, l'Amérique de l'Ouest et du Pacifique (7), la grande propriété n'était pas tournée vers la spéculation mais plutôt vers le style de vie aristocratique et le prestige social; il fallait offrir à des cadets de famille, à de pauvres *hidalgos*, par l'intermédiaire de la terre, ce qu'ils ne pouvaient espérer en Espagne. Même si les *Conquistadores* se sont jetés, avec une avidité non dissimulée, sur les mines d'argent après avoir dépouillé les Indiens de tout leur or et les rivières de toutes leurs pépites, c'était pour se donner les moyens de jouir assez vite de la vie au milieu de propriétés d'élevage immenses où l'on pouvait gaspiller et ne rien faire sinon commander à des esclaves ou des *peones*, présider le *cabildo*, jouer au *cacique* local, aller faire sa cour au vice roi, faire construire les routes et les villes qui feraient du Mexique une "Nouvelle Espagne".

(3). — PALMEIRA, *op. cit.*

(4). — Ruggiero ROMANO, *Les mécanismes de la conquête coloniale: les conquistadores*, Paris, 1972.

(5). — A. GUNDER FRANK, *Capitalisme et sous-développement en Amérique Latine*, Paris, 1968.

(6). — Frédéric MAURO, *Le Portugal et l'Atlantique*, Paris, 1960 et Frédéric MAURO, *Etudes sur l'histoire de l'expansion économique portugaise*, Paris, 1970.

(7). — Cf. notre article à paraître sur les deux Amériques dans les *Mélanges Jacques LAMBERT*.

Jaime Cortesão a dit, nous le rappelons encore une fois, que l'Espagnol était un éleveur, un juriste et un soldat, un "centaure", c'est-à-dire un homme monté sur un cheval, tandis que le Portugais était un marin, un pilote, un agriculteur (8). En réalité le maître de moulin n'est pas un pur agriculteur de spéculation. Lorsque le marché international du sucre est au plus bas, que le sucre se vend trop mal, il laisse ses esclaves développer les cultures de subsistance. Même s'il est en déficit, il mange et fait manger ses esclaves, il continue à mener la même vie sur son domaine. De là ce style patriarcal si souvent décrit (9).

On voit tous les problèmes qui se rattachent au précédent. Les capitaineries héréditaires et les *sesmarias* ont-elles un caractère féodal, seigneurial ou capitaliste? Sous un vocabulaire médiéval sont-elles des institutions modernes? La production de l'or, celle du café obéissent-elles, aux siècles suivants, aux mêmes mécanismes? Sont-elles de type féodal ou capitaliste? La réforme agraire actuelle doit-elle consister à supprimer un système resté féodal ou à transformer le capitalisme agricole? (10) Et existe-t-il réellement au Brésil une classe paysanne au sens européen du mot ou seulement des salariés agricoles et des marginaux désireux de le devenir?

Mais il est bien évident que ces problèmes ne sont que des aspects particuliers d'une question plus générale: celle des rapports de l'économie brésilienne avec l'extérieur. Par l'extérieur il faut entendre la métropole portugaise, puis l'Angleterre lorsque l'indépendance politique supprime le monopole portugais, enfin les Etats Unis lorsque les guerres mondiales et la crise de 1929 substituent la domination économique nord-américaine sur le monde, à la domination anglaise. Mais l'extérieur, c'est aussi l'Afrique portugaise qui fournit les esclaves, l'Amérique espagnole qui, clandestinement, par le Rio de la Plata, fournit une partie de l'argent, ce sont les pays européens auxquels le Portugal sert de relais ou qui pratiquent directement la contrebande avec le Brésil, ou qui depuis le début du XIX^e siècle sont les rivaux de l'Angleterre, avec les U. S. A., dans les échanges avec le Brésil. Ces pays européens dont les émigrants relaient la main d'oeuvre noire et celle des Açoréens dans la production brésilienne se mettent aussi comme l'Angleterre et les Etats Unis à investir au Brésil. Dans quelle mesure le Brésil profite-t-il de ces relations avec l'extérieur? Dans quelle mesure le font-elles progresser, ou, au contraire, cristallisent-elles une situation de subordination et un archaïsme des structures

(8). — Jaime CORTESÃO, *O Estado de São Paulo*, 16 Août, 1953.

(9). — Gilberto FREYRE, *Maîtres et Esclaves*, Paris, 1952 etc. . .

(10). — Caio PRADO Júnior, *A Revolução Brasileira*, São Paulo, 1970.

dont l'extérieur profite? Toutes ces questions sont liées les unes aux autres, comme le sont aussi celles de la balance du commerce, de la balance des comptes et de la balance des paiements.

Parmi tous ces questions deux ont eu, ces dernières années, la faveur des historiens; celle des inégalités dans l'espace et celles des inégalités dans le temps. Inégalités dans l'espace: dans ce domaine, les historiens ont été poussés par les géographes et les économistes. Avec eux ils ont retrouvé le rôle des villes, du réseau urbain, des grandes métropoles, dans le développement national et régional. Nous avons montré (11) combien le réseau urbain brésilien était, à l'époque coloniale, différent du réseau hispano-américain, celui-ci étant essentiellement politique et militaire, stratégique et administratif, les éléments portuaires et miniers ayant un caractère marginal, tandis que le réseau brésilien était avant tout minier et portuaire, par exemple si nous nous plaçons à la fin du XVIII^e siècle. Et cette marque profonde lui est longtemps restée. Mais c'est surtout l'inégalité entre les régions qui a attiré le plus les chercheurs modernes: le développement de l'Etat de São-Paulo et du sud du Brésil, le sous développement du *Nordeste*, l'attraction qu'exercent aujourd'hui sur les capitaux et les hommes les pays voisins du Brésil: Bolivie, Paraguay, Uruguay, enfin les problèmes que pose l'Amazonie, cette Afrique du Brésil (12). Or le problème des inégalités dans l'espace est lié à celui des relations avec l'extérieur dans une économie long temps restée "périphérique". Chaque produit exporté est lié à une région déterminée. La chute de son exploitation entraîne la décadence de la région. Et les investissements étrangers passent par les métropoles, puis les villes: d'où le rôle dominant des unes et des autres.

Inégalités dans le temps: c'est toute la question des fluctuations économiques qui est soulevée ici. Qu'elles soient de longue durée (tendance majeure, mouvement séculaire, "cycle" à la brésilienne, "Kondratieff") ou de courte durée ("Juglar" et "Kitchin"), elles sont étroitement liées à la conjoncture du marché international (13). On a pensé pendant longtemps que dans les pays tropicaux les variations météorologiques n'étaient pas suffisantes, comme dans les pays tempérés, pour expliquer les variations "decennales", dans une économie agricole pré-industrielle, et qu'il existait seulement, à plus long terme,

(11). — *Des produits et des hommes, Essais historiques latino-Américains*, Paris, Mouton, 1973.

(12). — Celso FURTADO, *Histoire Economique du Brésil*. Paris, Mouton, 1973. *Le problème des capitales en Amérique Latine*, Actes du Colloque International du CNRS à Toulouse en 1964 (Paris et Toulouse, 1966) etc. . .

(13). — Sur les divers types de fluctuation au Brésil on lira Frédéric MAURO dans *Mélanges Ernest Labrousse*, Paris, 1974.

un épuisement des sols rendant compte, en dehors du marché international, des variations de longue durée. Des travaux faits sur l'histoire du Mexique semblent montrer que les variations météorologiques sont les mêmes sur le Plateau Central Mexicain, au XVIII^e siècle, que dans les plaines de l'Europe Occidentale (14). On peut donc se demander si dans le Brésil tropical humide du XVIII^e siècle il n'est pas possible de retrouver ce même rythme (15). Des recherches devraient être poussées encore dans ce sens.

Le problème des moyens de paiements.

Les dernières discussions sur l'histoire économique du Brésil contemporain ont tourné autour de l'inflation (16). En Amérique Espagnole aussi cette discussion a été chaude. Elle a partout opposé les monétaristes, inspirés par ce que l'on appelle parfois "l'école de Chicago" et les structuralistes inspirés par Raoul Prebisch et les experts de la C E P A L, liés à l'école structuraliste anglo-saxonne et à l'école française. Pour les premiers, l'inflation c'est-à-dire la hausse des prix s'explique essentiellement par les variations de la monnaie, de son volume et de sa valeur, en particulier par l'augmentation du volume et la perte de la valeur de la monnaie. Pour eux ces phénomènes sont dus surtout à une mauvaise gestion financière: budget en déséquilibre, excès de crédit, politique d'intervention économique maladroite qui ne tient pas compte des conditions économiques propres au pays, par exemple l'application de mesures keynesiennes, prévues pour une économie très développée, alors que le Brésil est encore sous-développé et, en particulier, n'a pas le surplus de ressources *disponibles* qu'avait l'Angleterre en 1929. Pour les structuralistes les phénomènes monétaires n'ont qu'une importance secondaire. L'inflation est due, avant tout, à l'existence de goulots d'étranglement dans la croissance économique. Par exemple l'agriculture suit avec retard le progrès de l'industrie et la cherté des produits alimentaires qui en résulte entraîne une augmentation des salaires et, par là, une cherté générale. Autre exemple: la balance des paiements. En cas de crise, les pays industriels diminuent

(14). — Enrique FLORESCANO, *Precis del maiz y crisis agricolas en Mexico 1708-1810*, Mexico, 1969.

(15). — Cf. *L'histoire quantitative du Brésil*, Actes du Colloque International du CNRS, tenu à Paris en 1971 (Paris 1973) qui donne des séries de prix et des études sur ces séries.

(16). — Cf. les derniers numéros de la *Revista Brasileira de Economia*, depuis 1972; Mircea BUESCU, *300 Anos de Inflação*, Rio de Janeiro, 1973, *L'histoire quantitative du Brésil*, *op. cit.*; Celso FURTADO, *l'Amérique Latine*, Paris, 1972; Celso FURTADO, *Histoire économique du Brésil*, Paris, 1973.

leurs achats de matières premières et les prix de celles-ci. Les exportateurs brésiliens risquent donc de voir baisser leurs revenus. Pour les maintenir à un taux assez haut, ils vendent plus cher les devises qu'ils ont gagnées. Ce qui correspond à une dévaluation de la monnaie brésilienne en termes de livres sterling ou en dollars: les importations coûtent plus cher: c'est la "socialisation des pertes" (17). Enfin, il existe d'autres goulots d'étranglement (manque de techniciens, absence de *know-how*, pénurie de certaines matières premières, insuffisance des capitaux etc.), liés à ce que l'économiste français Denis Lambert appelle l'inflation de croissance. Dans sa thèse sur "les inflations sud-américaines" cet auteur affirme fortement sa position structuraliste en écrivant (18):

"Les échecs brésiliens s'expliquent par le caractère simplement monétaire des expériences de stabilisation...".

Et il ajoute:

"La lutte contre l'inflation au Brésil consiste le plus fréquemment à freiner l'expansion des moyens de paiement et à appliquer des mesures partielles de contrôle des prix sur quelques marchés.

Les contrôles monétaires sont, au Brésil, un facteur d'aggravation des crises financières... Lorsque le gouvernement recherche l'équilibre budgétaire, les compressions de dépenses imposées sur quelques chapitres budgétaires sont largement compensées par les nouvelles dépenses réalisées en dehors des autorisations ou reportées sur des exercices ultérieurs et ces restrictions ne sont pas appliquées aux collectivités locales...".

Il fait une remarque analogue à propos des mesures de crédit. En réalité, il ne critique pas ici les mesures monétaristes en tant que telles mais seulement leur insuffisance. En fait dans le reste de son livre, il propose des solutions "structuralistes" car il ne croit pas possible de se contenter des mesures "monétaristes".

Cependant, les monétaristes critiquent la théorie structuraliste. Ils font remarquer que la chute des prix ne touche pas seulement les produits primaires d'exportation mais aussi les produits secondaires d'importation. Quels sont les plus affectés? La réponse n'est pas auto-

(17). — L'expression est de Celso FURTADO, *La Formation économique du Brésil*, Paris, 1972, p. 141.

(18). — Denis LAMBERT, *Les Inflations sud-américaines*, Paris, 1959, pp. 486.

matique et mérite d'être préparée cas par cas. D'autre part, il est certain que la crise a pour résultat une dévaluation de la monnaie brésilienne; mais existe-t-il un autre moyen de limiter la chute des exportations brésiennes? Quand les prix remontent, ceux des matières premières remontent comme les autres, le taux de change peut donc s'améliorer et à la socialisation des pertes succède la socialisation des profits. Le problème des termes de l'échange est plus un problème de conjoncture que de structure. Ils peuvent jouer contre mais aussi pour le Brésil (19).

Après avoir défini l'inflation et rappelé la polémique scientifique, idéologique et même politique (20) qu'elle suscite, il nous reste encore à voir son rôle dans l'histoire du Brésil et dresser un catalogue de tous les problèmes d'histoire économique qui lui sont liés.

Dans *Trois Cent Ans d'Inflation*, Mircea Buescu étudie le phénomène depuis l'époque coloniale jusqu'à la fin de l'empire et il cherche à voir dans quelle mesure s'appliquent au Brésil, selon les périodes, la théorie monétariste et la théorie structuraliste. Buescu est plutôt monétariste mais prudent, perspicace et modéré. Il n'hésite pas à utiliser les travaux de l'historienne Eulalia Lahmeyer Lobo et de son équipe, qui sont plutôt structuralistes, mais eux aussi prudents et clairvoyants. Dans une communication donnée au Colloque sur "L'histoire quantitative du Brésil" Buescu nous avait donné la substance de son chapitre sur la période 1851-1870. Nous prendrons donc plutôt ici le chapitre précédent consacré aux années 1826-50. Buescu a fait relever les prix de l'époque dans les journaux de Rio. Il choisit un échantillon de 8 années et il étudie le mouvement "cyclique" des prix. Il note qu'avant 1838, le mouvement général est lié à celui des prix à l'exportation, qu'après 1838 il l'est plutôt à celui des prix à l'importation. Donc les prix à Rio semblent dans la dépendance du marché international et par conséquent du taux de change. Mais cette dépendance a ses limites. Car dès 1826, il y a augmentation des prix sur le marché de Rio malgré la dépression générale sur le marché international. Par conséquent étudier l'inflation seulement à partir du taux de change comme le fait le monétariste Carlos Pelaez est insuffisant. Le goulot d'étranglement que représente le ravitaillement de la capitale ne doit pas être négligé et l'exportation du mouvement des prix à Rio entre 1826 et 1850 doit être à la fois monétariste et structuraliste.

(19). — Mircea BUESCU, *op. cit.*, p. 149-150.

(20). — Cf. Par exemple les livres de Mario Henrique SIMONSEN, les articles, déjà indiqués, de la *Revista Brasileira de Economia*, en particulier ceux de Carlos PELAEZ.

Mircea Buescu, néanmoins, nous met en garde contre une explication structuraliste excessive. L'agriculture, par exemple, joue-t-elle le rôle de goulot d'étranglement? Oui, répond-il, avant 1838. La révolte qui gronde dans la Province Cisplatine et le Rio Grande do Sul exige l'envoi de troupes dont le ravitaillement renchérit le prix des denrées alimentaires sur le marché de Rio. L'offre agricole ne suit pas assez vite la demande. Par conséquent, avant 1838, la thèse structuraliste se vérifie. Par contre, de 1838 à 1850, les indices des produits de consommation locale sont inférieurs aux indices globaux et la thèse structuraliste du goulot d'étranglement agricole ne se vérifie plus.

Qu'en est-il du goulot d'étranglement "main-d'oeuvre"? Comparons indices des salaires et indices de prix globaux. Ici encore 1838 est l'année charnière: concordance avant, discordance après. La thèse structuraliste se vérifie donc, ici aussi, avant 1838 et non après.

La chute des prix des produits exportés est-elle accompagnée d'une socialisation des pertes? Le produit pilote est le café. Le mouvement de son prix est le suivant:

- 1826-30: baisse
- 1830-35: hausse
- 1835-47: baisse
- 1847-51: hausse.

Buescu vérifie qu'il y a socialisation des pertes mais aussi socialisation des profits, lors des périodes de hausse, et aussi qu'il y a baisse des prix à l'importation en même temps qu'à l'exportation.

Faut-il pour cela pencher pour une explication monétariste? Ici encore Buescu met en garde contre le simplisme. La monnaie, sans doute, a joué un rôle. Mais ses variations sont mal connues. Pour la monnaie de cuivre, ses émissions sont assez anarchiques. Les émissions de la Banque du Brésil sont abusives et inflationnaires. Elles n'ont connu qu'un assainissement partiel en 1835. Les banques commerciales sont très actives. Elles abusent des émissions de bons qui forment une véritable monnaie parallèle. Il existe donc des relations entre ces papiers-monnaies et les prix. Mais quel est l'antécédent causal? Est-ce le niveau des prix qui, en montant, exige un accroissement des liquidités? Est-ce la quantité de papier-monnaie qui augmente plus que le produit réel? On peut sans doute répondre "oui" à la seconde question et "peut-être" à la première. D'autre part quelle est la cause de l'expansion monétaire? Sans doute le déficit budgétaire,

mais lié à l'endettement externe par la détérioration du change aussi bien que par les guerres et les révolutions qui ont ajouté à ce déficit.

Buescu se situe donc à mi-chemin entre monétarisme et structuralisme. Et même il aurait tendance à croire que ces termes abstraits trop simplistes servent plus à alimenter des polémiques politiques qu'à rendre compte de la réalité. Telle serait, semble-t-il aussi, la position de Celso Furtado, bien que d'origine structuraliste quant à sa méthode et ses points de vue. Le mérite de la discussion monétarisme-structuralisme est donc, somme toute, comme celui de la polémique féodalisme-capitalisme, de nous faire réfléchir, de nous obliger à préciser notre analyse, d'affiner nos instruments conceptuels et de les soumettre systématiquement au contrôle statistique.

En tous cas, cette polémique ne pouvait pas avoir l'importance qu'elle a eue si elle ne touchait pas à de nombreux problèmes d'économie et par conséquent d'histoire économique. Toute la théorie du développement y est liée, par exemple. Car si nous donnons, dans les causes de l'inflation, une grande importance au goulot d'étranglement agricole nous serons portés à donner une priorité à l'agriculture dans la politique de développement. Selon Paul Bairoch c'est l'abondance des produits agricoles qui a permis de donner aux ouvriers de la Révolution Industrielle anglaise des salaires assez bas pour imposer les produits anglais sur le marché international et ce sont les besoins en produits manufacturés d'une agriculture prospère qui ont stimulé d'abord la production industrielle, les découvertes techniques et l'accroissement de la capacité de production (21). Pour lui c'est l'accumulation de l'épargne rurale qui a permis les investissements industriels. François Crouzet, par contre, considère que la Révolution Industrielle anglaise est sortie de la Révolution Commerciale, du capitalisme commercial et de l'accumulation des capitaux par le commerce et en particulier le grand commerce maritime, relayés ensuite par l'auto-financement des entreprises industrielles (22). Dans quelle mesure ces schémas s'appliquent-ils au Brésil, c'est un problème que nous aurons plus loin l'occasion de poser.

Cet exemple nous montre combien le problème de l'inflation fait naître des problèmes de structure. Mais il est aussi inséparable des problèmes de conjoncture, la variable "prix" étant essentielle pour l'historien des fluctuations économiques. Elle doit être comparée aux autres variables et former avec elle des équations et des modèles con-

(21). — Paul BAIROCH, *Révolution Industrielle et sous développement*, Paris, 1963.

(22). — François CROUZET, *IIe Conférence internationale d'Histoire Economique*, Aix-en-Provence, 1962, Paris, 1963.

joncturels et structurels (23). L'analyse, ajoutons-le, ne doit pas se limiter au Brésil du XIX^e et du XX^e siècles. L'inflation a existé au XVIII^e siècle. Mais de quelle façon? Dans le système bimétalliste d'Ancien Régime, l'inflation plus qu'à un accroissement du volume de la monnaie réelle n'est-elle pas liée à la diminution de ce volume et à sa réévaluation donc à la dévaluation de la monnaie de compte? La poussée minière brésilienne a-t-elle financé la Révolution Industrielle? Le XVIII^e siècle brésilien a-t-il échappé à la chute des prix manifeste à la même époque dans le reste de l'Occident? Autant de questions qui mettent en jeu toute l'information économique que nous possédons sur l'époque coloniale.

Le phénomène de l'industrialisation.

Bien que l'industrialisation du Brésil soit le fait marquant du XX^e siècle — on parle du "cycle" de l'industrialisation succédant au "cycle" du café — le problème de l'industrialisation est, pour les Brésiliens, un vieil héritage portugais. Le ministre Ericeira, à la fin du XVIII^e siècle, Pombal, au milieu du XVIII^e, l'intendant Câmara, au début du XIX^e siècle, le banquier Mauá, cinquante ans plus tard, les financiers de l'*Encilhamento*, un peu avant 1900, se sont tous tournés vers l'industrie comme la solution, aux problèmes de l'économie portugaise puis brésilienne.

Celso Furtado a lié l'industrialisation brésilienne du XX^e siècle au phénomène de la substitution des importations (24). Werner Baer et Anibal Villela ayant complété et nuancé sa théorie (25), celle-ci se présente maintenant à peu près de la façon suivante. Pendant les guerres mondiales et la crise de 1930, les importations brésiliennes ont beaucoup baissé (pendant la crise cela est dû à la chute des exportations, pendant les guerres à l'impossibilité pour les pays industriels de fabriquer des produits manufacturés pour les pays neufs). Pour remplacer les importations défailtantes, le Brésil a fait tourner à plein sa capacité de production industrielle y compris ses entreprises marginales et a utilisé même des techniques artisanales, sans pouvoir augmenter la capacité de production industrielle moderne, les pays industriels belligérants étant incapables de le fournir en équipements. Mais les profits accumulés par l'exportation des produits primaires pendant les guerres et les profits accumulés dans l'industrie à la fois pendant les

(23). — Cf. Notre conclusion du *Colloque sur l'Histoire quantitative du Brésil*, *op. cit.*

(24). — *Histoire économique du Brésil*. Paris, Mouton, 1973.

(25). — *Histoire quantitative du Brésil au XIX^e siècle*, *op. cit.*; cf. aussi Warren DEAN, *A industrialização de São Paulo*, São Paulo, 1971.

guerres et la crise ont permis ensuite, dans les périodes intermédiaires, d'augmenter la capacité de production. Ces mouvements ont permis de réaliser les conditions préalables au décollage et même, exceptionnellement, le Brésil, en échange de son entrée dans la guerre aux côtés des Alliés, a pu recevoir des U. S. A. en 1943, l'équipement métallurgique de Volta Redonda. Tout cela a permis dès 1950, le "décollage" de l'économie industrielle brésilienne (26).

Werner Baer a étudié le rôle de l'inflation dans le processus d'industrialisation du Brésil (27) et il s'efforce de montrer qu'une inflation modérée a été utile. Selon ses calculs, dans la période 1950-60, le taux d'investissement représenté 15% du produit interne brut. Comment a-t-il été financé? Une étude statistique nous amène aux conclusions suivantes:

- a) c'est le secteur privé qui a été la principale source des fonds.
- b) la part du gouvernement dans les investissements a dépassé sa part dans l'épargne globale.
- c) donc l'épargne non gouvernementale a été utilisée par le gouvernement pour financer la formation par ce même gouvernement, de capital fixe. Il y a donc eu redistribution des ressources du secteur privé au secteur public.

Ce passage d'une partie des ressources de secteur privé au secteur public est le résultat de l'inflation, que a augmenté l'épargne du secteur privé en enlevant au consommateur une partie de son revenu. Les statistiques d'investissements montrent que 60%, au plus, de ceux-ci sont assurés par l'autofinancement et 40% au moins par l'épargne des particuliers, appropriée par le gouvernement ou les entreprises, soit par des prêts, soit par le processus inflationnaire. Et Werner Baer nous propose un "modèle" de ces mécanismes que nous pouvons, grossièrement résumer.

Supposons une chute des exportations. Nous admettrons qu'il n'y a pas de réserves pour maintenir le niveau des importations et que le capital étranger ne vient pas jouer le même rôle. Dans ces conditions, il faut réduire les importations. Pour ne pas gêner le développement économique on réduira seulement la quantité de produits de consommation à importer, non les importations de biens d'équipement.

(26). — Date établie par M. BUESCU. Mais comme le pense BUESCU lui-même les données quantitatives ne sont qu'un signe.

(27). — *Industrialization and Economic Development in Brazil*. Yale, 1965.

On utilisera par exemple le système des changes différentiels comme l'a fait Oswaldo Aranha, en 1953, lorsqu'il était ministre des finances. Le résultat, c'est l'inflation, car le total du pouvoir d'achat interne reste le même et la quantité globale de biens de consommation disponibles diminue. Ce qui est une cause automatique d'inflation. S'il n'y a pas augmentation des salaires (pensons à la politique de Delfin Neto), les profits des importateurs et des producteurs de produits substitutifs d'importation augmentent. Ces profits s'investissent pour répondre à la demande. Ce qui augmente encore, à court terme, l'inflation, les nouvelles ressources allant à l'investissement et non à la consommation.

Cette inflation est donc utile. Mais il existe aussi une inflation nuisible et c'est celle-ci qui sensibilise les "monétaristes": celle, due aux dépenses excessives du gouvernement mettant le budget en déficit, ou bien encore le déficit des chemins de fer, et surtout l'augmentation des salaires qui augmente la consommation sans augmenter les investissements. Selon Baer, la chute des exportations provoque une inflation bénéfique qui accroît l'équipement et la production du pays. Pourquoi? Parce qu'il y a choix dans les importations: on encourage celle des biens d'équipement. Mais ce choix n'est possible que dans certaines limites. Si la chute est trop forte, elle ne laisse plus importer que quelques produits de nécessité première, et il n'y a même pas place pour les biens d'équipement. Werner Baer lui-même et Anibal Villela semblent bien affirmer que la crise de 1930 n'a pas permis, sur le moment, d'augmenter la capacité de la production mais seulement de faire marcher à plein la capacité de production existante.

Malgré ces nuances et ces classements, le phénomène de la substitution d'importations est très important dans toute l'histoire luso-brésilienne. C'est à une politique de substitution d'importations qu'a été poussé le comte d'Ericeira à la fin du XVII^e siècle quand il a développé l'industrie portugaise. Car la crise du sucre brésilien des années 1680 privait le Portugal des devises nécessaires à ses achats à l'étranger. Il fallait les remplacer par des fabrications nationales. Même nécessité pour Pombal vers 1760, devant la chute de la production d'or du Minas. L'arrêt de la traite des noirs et la fin de l'esclavage sont respectivement pour quelque chose dans les tentatives de Mauà et des hommes d'affaires de l'*encilhamento*. Or l'un et l'autre correspondent à des crises du café.

Naturellement le phénomène de l'industrialisation ne se réduit pas au problème de la substitution d'importations. Il pose aussi d'autres questions historiquement très importants: relations avec l'agriculture, inégalités régionales, rapports avec l'urbanisation et la tertiarisa-

tion, différences entre les secteurs industriels, intervention du gouvernement, politique fiscale, politique de la main d'oeuvre et de l'immigration. Par exemple, l'industrialisation ne semble pas secondariser la population active autant qu'on aurait pu le penser il y a cinquante ans car l'automatisation des usines fait refluer vers le secteur tertiaire ceux qui abandonnent le secteur primaire. On se voit donc entraîné dans un large domaine de l'histoire économique qui commande à son tour un large domaine de l'histoire politique, sociale, démographique, ethnologique et géographique (structure du pouvoir dans une société "dépendante", élite industrielle, classe ouvrière, mouvements de population, rôle décroissant des Noirs, développement du Sud et création de la SUDENE).

CONCLUSIONS.

Organiser l'histoire économique brésilienne autour de ces trois grands problèmes, ce n'est pas seulement la réduire aux chapitres traditionnels: agriculture, commerce extérieur, finances, industrie. C'est plutôt la centrer autour de grandes interrogations, importante de nos jours, pour voir quelles résonances elles ont dans le passé. "L'Histoire est fille de son temps". Les historiens économistes du Brésil peuvent mettre cette phrase célèbre en exergue de leurs travaux.

D'ailleurs ces grandes interrogations ne sont pas sans liens entre elles. Le problème de l'industrialisation, nous l'avons vu, est étroitement lié à celui de l'inflation donc des moyens de paiement et à celui des relations extérieures. L'inflation elle-même dépend en grande partie de ces mêmes relations et aussi de la politique d'industrialisation. Au fond, l'histoire économique du Portugal puis du Brésil pourrait se résumer ainsi: comment, dans une situation de dépendance, peut-on pratiquer une politique de développement sans mettre en péril le système des paiements?

Cela ne veut pas dire qu'il faille tout expliquer dans l'histoire du Brésil par le phénomène de la dépendance. D'ailleurs qui ne dépend de personne? Seul le degré varie; dans l'espace et dans le temps.

* *

*

Frédéric MAURO est né en 1921. Agrégé d'Histoire, Licencié en droit, Docteur es-lettres, après avoir complété ses études de sciences économiques aux Etats-Unis, il est devenu un spécialiste du monde ibérique et ibéro-américain. Professor d'Histoire

économique à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Toulouse, il a été nommé en 1967 Professeur d'Histoire de l'Amérique Latine à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de PARIS-NANTERRE (Aujourd'hui UNIVERSITÉ DE PARIS X) et à l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine. Il a été Professeur visitant à l'Université de SÃO PAULO (1953, 1966, 1970) et expert de l'UNESCO auprès de l'Université du Nouveau-Léon, Mexique (1961-1962). Médaillé d'argent du CNRS, Membre correspondant de l'Académie Portugaise d'Histoire. Ouvrages publiés:

- Le Portugal et l'Atlantique au XVII^e Siècle. PARIS 1960.
- Histoire Générale du Travail, t. II (avec Ph. WOLFF) PARIS 1960.
- Le Brésil au XVII^e siècle. Coïmbre 1963.
- L'expansion européenne 1600-1870. PARIS 1963.
- Le développement économique de Monterrey (Mexique) Toulouse 1964.
- Le XVI^e siècle européen: Aspects économiques. PARIS 1966.
- Nova Historia e Novo Mundo. SÃO PAULO 1969.
- Etudes économiques sur l'expansion portugaise. PARIS 1970.
- Les civilisations de l'Amérique Latine (avec Mme Simoni Abbat) PARIS 1971.
- Histoire de l'Economie mondiale. PARIS 1971.
- Les produits et des hommes: essais historiques latino-américains. PARIS 1973.
- Histoire du Brésil. PARIS 1973.
- Histoire Économique des Amériques Latines. Sous presse chez Bordas.
- L'Amérique espagnole et portugaise 1920-1970. Sous presse les PUF.
- Le poids de l'histoire en Amérique Latine. En préparation pour Flammarion.
- M. Mauro a organisé 2 colloques internationaux du CNRS.
- Le problème des capitales en Amérique Latine. Toulouse 1963. Actes publiés en 1964.
- L'histoire quantitative du Brésil 1800-1930. PARIS 1971. Actes publiés en 1973.
- M. Mauro est depuis janvier 1974, Secrétaire Général de L'Association Internationale des Professeurs et Maître de Conférences des Universités (IAUPL).